

ÔnirÔ !

« Les pays qui n'ont pas de légendes sont condamnés à mourir de froid ».

Patrice de la Tour du Pin

Je suis un Homme-Paysage. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été impressionné par les paysages autour de moi. « Impressionné », c'est-à-dire sujet à « l'impression », telle la feuille de papier sortant de l'imprimante ; marqué, tel un tatouage intérieur.

Oui, je transporte avec moi les paysages dans lesquels j'ai vécu, ceux que j'ai traversés et d'autres encore que je me suis contenté de rêver. Ayant grandi dans le Cotentin, ma carte intérieure s'est d'abord construite avec le bocage omniprésent, la mer et ses côtes si variées, les marais... Et puis j'ai bougé, voyagé, lu. Se sont rajoutés des lacs et des forêts, des montagnes et de grandes plaines, et bien d'autres encore. Ces traversées m'ont permis de constater une chose : on ne rêve pas de la même façon au bord de la mer ou dans une forêt.

En 2009, je suis arrivé en Baie de Somme pour y travailler en tant que guide-nature. J'ai marché beaucoup, sur la côte et dans l'arrière-pays, pour m'imprégner de l'endroit. En plus des formes des paysages, j'ai appris à connaître, un peu, les animaux et les plantes que l'on pouvait y rencontrer.

A force de parler de biodiversité, a peu à peu émergé en moi l'envie de parler aussi d'Ônirodiversité. C'est-à-dire de la diversité des imaginaires, individuels et collectifs, prenant vie dans des circonstances géographiques et culturelles données. Notre environnement, dans sa diversité, représente ainsi pour moi un tremplin pour l'imagination et offre aux êtres humains un miroir pour se raconter.

On sait qu'il suffit parfois d'embrasser une grenouille pour la voir se transformer en prince. Mais si les zones humides venaient toutes à disparaître, et les grenouilles avec elles, si nous n'avions plus l'occasion, lors de nos balades, de croiser une verte bondissante, ne verrions-nous pas notre capacité d'imagination amputée ?

Il faut préciser ici que j'avais, quelques années auparavant, fait une singulière rencontre, celle du « conte ». J'entends par « conte », à la fois l'art de raconter une histoire et le répertoire (l'ensemble des histoires existantes), nettement plus riche que ce

que les quelques contes de Perrault ou des Grimm que je connaissais le laissaient supposer.

Installé en Picardie, je me suis donc intéressé aux histoires et légendes locales. Puisque les conteurs, comme les contes, s'inscrivent dans une chaîne de transmission, je me dois de citer ici Jean-Marie François, qui, dans ses livres aussi bien que dans ses spectacles m'a fait découvrir le légendaire picard en général et les contes liés à la Picardie Maritime en particulier.

Ceci étant dit, je raconte très peu de ces histoires, car elles ne font pas assez partie de moi. Pour pouvoir raconter des histoires « picardes », il a fallu que j'en invente, que je mélange mon imaginaire personnel à l'imaginaire collectif, que je m'inscrive dans une tradition tout en la renouvelant.

Pour inventer mes histoires, je me suis donc appuyé à la fois sur des éléments légendaires pré-existant, sur des éléments du paysage ainsi que sur des aspects historiques. Par exemple, je raconte l'histoire de Lily, l'orpheline du Crotoy. L'épisode de sa naissance s'inspire de la légende du basilic picard : une sorcière aurait fait couvrir pendant une lune par une sole, un étrange mélange contenu dans une capsule d'oeuf de raie (pour obtenir un basilic, il faut prendre un œuf de coq et le faire couvrir pendant 333 jours par un crapaud à plumes)*. Lily, comme sa mère adoptive, est verrotière. Passant beaucoup de temps en Baie, solitaire, elle est sensible à la beauté du monde qui l'entoure (les lumières, les rides sur le sable, etc.)...

Le fait de prendre appui sur ces éléments permet donc de donner une base solide à l'histoire. Le fait d'y inclure des visions personnelles me permet de me sentir légitime pour la raconter, et de l'habiter pleinement.

« Habiter » ? Voilà le maître mot. Celui qui, en tant que conteur, aussi bien qu'en tant que citoyen d'ailleurs, occupe une grande partie de mes questionnements. Qu'est-ce donc qu'habiter quelque part ? Quelle relation entretient-on avec le patrimoine qui nous entoure ?

C'est ce questionnement qui, en m'appuyant sur le concept d'Ônirodiversité, m'a conduit à me lancer dans le projet « ÔnirÔ ». Objectifs : sauvegarder et enrichir le patrimoine immatériel de Picardie Maritime, en enregistrant des histoires en lien avec le patrimoine local (qu'il soit naturel ou culturel).

Il me semble en effet que pour habiter un endroit, il faut avoir la possibilité de donner du sens aux lieux que l'on traverse et dans lesquels on vit. Les histoires ont un

pouvoir : celui de faire entrer les êtres humains en résonances avec le monde qui les entoure, bref, de les relier aux pierres, aux oiseaux, aux étoiles... Telle croix en pierre, tel oiseau que je vois en Baie, me seront plus proches si je peux me remémorer une histoire qui leur est associée. Travailler sur « ÔnirÔ », c'est en quelque sorte oeuvrer à la création d'une poésie du quotidien.

Derrière ce projet, se cache un fantasme, celui de le voir m'échapper et devenir autonome. Que chaque habitant du territoire ait connaissance de deux ou trois histoires (ou plus!), que chacun propose ses propres versions de ces histoires, que certaines personnes en inventent d'autres !

Il y a là je pense, une double dynamique. D'un côté, le patrimoine matériel nourrit l'imaginaire et le patrimoine immatériel. De l'autre, le patrimoine immatériel rend visible et « fait parler » le patrimoine matériel.

En travaillant ainsi à la création d'un imaginaire commun, on facilite l'émergence d'une identité, qui, en l'occurrence, se veut inclusive, c'est-à-dire qui, à partir d'un socle commun, permet la rencontre avec sa singularité et avec l'altérité.

L'Ônirodiversité en général et le projet ÔnirÔ en particulier peuvent contribuer (espèrent contribuer) à la prise de conscience que notre patrimoine est, de manière très concrète, une partie de nous même. Si ces éléments venaient à disparaître, nous verrions alors appauvrie notre capacité à imaginer, à nous raconter et donc à nous connaître.

Pour finir, je voudrais vous parler de l'aigrette garzette. Vous connaissez peut-être cet oiseau de la famille des échassiers, plus petit que le héron cendré, avec un plumage blanc, un long bec noir et pointu, et, parce qu'il faut bien justifier son nom, une aigrette sur la tête. On peut la voir, en Baie de Somme, à marée basse, chasser dans l'eau emprisonnée, en déployant son long cou et utilisant son bec comme un harpon. On peut la voir aussi en vol, son long cou replié entre ses épaules.

Un jour (c'était un jour très ancien, plus vieux encore que l'arrière-grand-père d'avant-hier), deux aigrettes se disputaient, chacune étant convaincue que ses aptitudes à la chasse étaient bien meilleures que celles de l'autre. Impossible de laisser les choses en l'état : il fallait trouver un moyen de les départager...

Si vous êtes curieux de savoir comment s'est terminé ce concours et quelle conséquence il a eu, vous pouvez écouter cette histoire sur mon site internet :

www.thomas-dupont.net. Dans la rubrique ÔnirÔ, cliquez sur l'épisode 5, et laissez-vous en conter...

* Jean-Marie FRANCOIS, Ch'est aladon ! , Editions Librairie du Labyrinthe